

LES PRISONNIERS DJIHADISTES

Nord-est de la Syrie, le 30 octobre. Dans cette prison ouverte depuis quatre mois s'entassent environ cinq mille détenus soupçonnés d'avoir combattu dans les rangs de l'organisation Etat islamique. Les hommes, mineurs pour certains (dont les visages sont floutés), souffrent de malnutrition, de diverses blessures, de plaies infectées et ont parfois dû être amputés.

LAURENCE GEAI POUR « LE MONDE »



Dans la prison des mutilés du « califat »

Des centaines de djihadistes, souvent blessés ou mourants, s'entassent dans des zones de non-droit en Syrie

REPORTAGE

GOUVERNORAT D'HASSAKÉ (SYRIE) -
envoyé spécial

La mort a une odeur. Le désespoir aussi ; son effluve se mêle à celle de la maladie, de la dysenterie, de la chair humaine que la vie, peu à peu, abandonne. Quand la porte de la cellule réservée aux malades de cette prison pour membres de l'organisation Etat islamique (EI) du nord-est de la Syrie s'ouvre sur d'innombrables détenus en combinaisons orange, entassés les uns sur les autres sur toute la superficie d'une pièce de la taille d'un hangar, c'est bien cette odeur-là qui étreint la poitrine.

Les responsables de la prison, appartenant aux forces kurdes de sécurité, ne connaissent pas le nombre d'hommes et d'enfants qui gisent là, entre le monde des vivants et celui des morts. « On ne peut pas les compter. Ça change tout le temps. » Certains guérissent et regagnent leurs cellules. D'autres meurent.

Il y a là des vieillards en couches gériatriques et des enfants amputés. Des moignons bandés. Il y a aussi des aveugles. Et ça et là sur le sol ou sur des lits d'hôpital, des hommes qui n'ont plus que la peau sur des os saillants. Leurs articulations sont disproportionnées. Leurs yeux exorbités, sans expression, semblent être tombés au fond de leurs crânes. Ceux qui ont atteint cet état tiennent leurs bras en croix, repliés sur des torsos concaves comme s'ils attendaient le linceul.

Partout, des corps sans âge au teint moribide, enveloppés dans des couvertures grises. Ceux-là vivent peut-être leurs dernières heures sous la lumière froide des lampes phosphorescentes. Autour d'eux, l'amas humain formé par les prisonniers malades est parcouru de mouvements minuscules. Très lents. Un léger murmure trouble à peine des visages qui, peu à peu, semblent s'effacer.

CORPS RAVAGÉS

A quelques exceptions près, tous les détenus de cette prison ont été capturés après la chute du tout dernier territoire de l'EI, Baghouz, tombé après un long siège en mars. Syriens, Irakiens, Saoudiens, Russes, Chinois, Européens, ils formaient le dernier carré de combattants et de partisans du groupe djihadiste dont la bannière noire flotta un temps de l'est de l'Irak à Alep. Les traces des derniers combats sont omniprésentes sur les corps ravagés de ces hommes qui sont considérés comme les plus dangereux par les forces kurdes, car ils sont restés jusqu'au bout. Ils sont désormais en suspens, au-dessus de la faille sismique régionale qu'est devenu le Nord-Est syrien.

« Tous les jours, on se réveille en espérant savoir ce qu'on va devenir. On mange. On dort. Et ça recommence. Mais les gardiens, ils n'en savent rien non plus », raconte en anglais un Néerlandais d'origine égyptienne, âgé de 41 ans. Sa jambe droite est affreusement déformée par une blessure de guerre qui a mal cicatrisé.

« TOUS LES JOURS, ON SE RÉVEILLE EN ESPÉRANT SAVOIR CE QU'ON VA DEVENIR. MAIS LES GARDIENS, ILS N'EN SAVENT RIEN NON PLUS », RACONTE UN DÉTENU NÉERLANDAIS D'ORIGINE ÉGYPTIENNE

Il dit avoir été recruté en 2014 dans une pizzeria de la ville de Gouda. A l'époque, consommateur régulier de cannabis, à la tête d'une petite entreprise de BTP, il a pris la route avec femmes et enfant en direction de la Turquie avant de passer en Syrie et d'être pris en charge par des membres de l'EI. Aujourd'hui, son « califat » qu'il imaginait n'est plus, et, bien que personne ici ne le sache, son chef Abou Bakr Al-Baghdadi est mort.

« Viens par ici », crie en russe l'Égypto-Néerlandais à l'attention d'un octogénaire à moitié sourd qui enjambe bientôt les corps allongés, enveloppés dans le gris des couvertures. Le petit vieillard sec approche en boitant. « Je viens du Daghestan [dans le Caucase russe], je suis venu pour vivre dans un gouvernement islamique. Maintenant je ne sais pas pourquoi je suis ici », explique-t-il, en russe, les yeux remplis d'une angoisse sénile.

Face à lui, épuisé, est allongé sur le sol un garçon de 13 ans, né en Sibérie. La jambe qui lui reste est brisée par une fracture ouverte. Il n'a plus qu'un filet de voix dans la gorge. Un adolescent regarde la scène d'un oeil absent. Sa jambe à lui est enveloppée dans une gaze souillée de sang et de fluides jaunes. Il est né il y a seize ans de parents ouïgours et ne parvient pas à se remettre d'une mauvaise blessure laissée par l'éclat d'un obus de mortier tombé près de sa tente lors du siège de Baghouz. Comme tous les autres étrangers, il a rejoint la Syrie par le territoire turc dont la frontière, ouverte aux quatre vents, a permis à l'EI de recruter son contingent in-

ternational et d'entretenir la chimère d'un « califat » universel.

Les survivants de cette utopie criminelle, totalitaire, s'entassent désormais dans les prisons du Nord-Est syrien et semblent attendre la mort dans un territoire sans statut défini et désormais menacé, détenus en dehors de toute juridiction reconnue et par une entité politique et militaire sans légitimité internationale. Personne ne veut d'eux.

« ON COMPTE LES JOURS »

Les bâtiments de la prison, une ancienne université, comptent plusieurs dizaines de cellules où près d'un homme par mètre carré voit son existence filer. Un secteur du centre pénitentiaire auquel *Le Monde* n'a pas eu accès est réservé aux mineurs sans père, de toutes nationalités et dont certains n'ont pas plus de 10 ans. Ailleurs encore, dans les cellules surpeuplées pour adultes, les hommes attendent chaque jour des nouvelles d'un monde extérieur dont ils ignorent tout.

« Vous savez ce qui va se passer pour nous ? », s'enquiert un détenu britannique, ancien étudiant de l'université de Westminster à Londres, dans l'une d'entre elles. La seule chose qu'il sache, c'est la date du jour. « On est le mercredi 30 octobre 2019, c'est bien ça ? Trump est toujours président des Etats-Unis, non ? On compte les jours, on a vraiment que cela à faire explique-t-il, donc on connaît la date. »

Derrière le jeune détenu de 27 ans se trouvent, selon son dernier comptage, 142 hom-



mes de tous âges. Un Indonésien d'âge mûr, aveugle, est guidé par un compagnon de cellule dans un labyrinthe des corps amaigris, prostré dans un air épais que pénètre une odeur d'excréments et de sueur.

La lumière du jour entre par deux ouvertures de la taille d'une brique. Il y a un petit ventilateur qui tourne à travers l'une d'elles. Les fenêtres ont été occultées par des parpaings. D'après le Britannique, depuis que les prisonniers ont été transférés dans cette prison, il y a près de cinq mois, au moins six cadavres de détenus morts dans leur sommeil ont été découverts au petit jour : « Les gardiens prennent les corps, ils les emmènent. On ne sait pas où ils les enterrent. »

ARCHIPEL DE PRISONS ET DE CAMPS

Des personnels de la Croix-Rouge sont passés il y a plus de deux mois. C'est à cette occasion que le prisonnier dit avoir entendu parler d'un éventuel rapatriement et d'un jugement dans les pays d'origine. Mais depuis, plus de nouvelles. Il a toutefois pu envoyer par leur intermédiaire une lettre pour son épouse, une Versaillaise retenue dans le camp de Al-Hol avec 12 000 autres femmes et enfants, dont de nombreuses étrangères.

Après la chute du réduit de Baghouz, les hommes ont été placés en détention tandis que les familles ont été regroupées dans cette ville de tentes qui s'étend indéfiniment à l'endroit où la steppe du Nord syrien rencontre le désert, à proximité de la frontière irakienne. Les autorités kurdes syriennes ne savent pas non plus quoi faire de ces femmes et de ces enfants. Aucun des pays d'origine, à de rares exceptions portant sur un nombre limité de personnes, n'a organisé de rapatriement.

En forgeant une alliance avec les Occidentaux de la coalition internationale, les forces kurdes ont repris en trois ans l'essentiel des territoires syriens de l'EI, recueillant dans le reflux du « califat » les djihadistes survivants et leurs familles.

Si leurs partenaires américains, français et britanniques ont pu mettre en œuvre avec elles une coopération militaire considérée comme exemplaire sur le plan opérationnel, ils ont laissé entre les mains des forces kurdes le sort de ceux qui, parmi les perdants, avaient survécu aux combats et aux bombardements massifs des villes tenues par les djihadistes. Les autorités du Nord-Est syrien ont maintenant la charge d'un archipel de prisons et de camps fermés et la responsabilité de les garder alors même que la coalition internationale se retire, les laissant à la merci d'une intervention turque et du retour en force du régime de Damas.

« Cette prison, nous l'avons construite nous-même, avec nos propres moyens, sur la base des bâtiments d'une université abandonnée. Le principal apport de la coalition ici, c'est ces combinaisons orange que vous voyez partout », affirme un responsable du centre pénitentiaire.

Lorsque les prisonniers du réduit de Baghouz ont été transférés, en provenance de divers centres de détention de fortune, dans cette prison ouverte, « les Américains » ont fourni des uniformes d'une pièce. Ils rappellent ceux que, du temps de leur gloire meurtrière, les djihadistes affublaient, dans des mises en scènes macabres, les prisonniers qu'ils s'appropriaient à égorger, à noyer dans des piscines de villas mossouliotes, à brûler vifs dans des cages, à faire marcher à quatre pattes comme des chiens, laisses métalliques au cou, ou encore à faire exploser à la roquette devant leurs caméras.

« Quand on leur a demandé de mettre les combinaisons orange, ils ont cru qu'on allait leur faire la même chose ! », se souvient une responsable de la prison dans un rictus gêné. Ces tenues choisies par les propagandistes de l'EI constituaient une provocation sinistre censée répondre à l'utilisation de vêtements similaires par Washington dans la prison pour djihadistes de la base de Guantanamo après les attentats du 11-Septembre. D'un trou noir juridique à l'autre, le symbole demeure, seul legs tangible de l'administration américaine à cette prison, près de deux décennies après de début de la « guerre contre le terrorisme ».

« UNE BOMBE, PRÊTE À EXPLOSER »

Trois véhicules blindés des forces américaines viennent de s'arrêter dans la cour boueuse de la prison. Deux colosses bottés aux visages masqués par des lunettes de soleil, bardés d'accessoire tactiques, montent la garde, fusils d'assaut à la taille. Les odeurs de la cellule des malades ne peuvent pas leur parvenir. Le convoi transporte un envoyé de la coalition internationale venu discuter. La réunion durera moins d'une demi-heure.

« On ne les attendait pas ceux-là », glisse le responsable du centre pénitentiaire chargé des relations avec la coalition, après la rencontre. « C'est la première fois qu'ils viennent ici depuis le début de l'intervention turque... », confie-t-il. Ils nous ont demandé de faire revenir les hommes des forces spéciales affectés à la garde de la prison que nous avons envoyés au front contre les Turcs et leurs mercenaires. On leur a dit non. »

Les Américains ont-ils fait part d'un quelconque plan concernant le site pénitentiaire ? Une évacuation ? Des assurances sur le maintien de leurs troupes dans la région pour aider les forces kurdes à le sécuriser ? « Rien de nouveau », répond le responsable.

« Ce n'est pas à nous de nous occuper de ça ! On a fait la guerre contre Daech pour protéger notre peuple et notre priorité est de protéger notre peuple dans cette nouvelle guerre. La sécurisation des prisons arrive en second rang. Maintenant ils veulent que nos hommes qui ont perdu des frères, des sœurs, dans ce combat protègent leurs tueurs », dénonce-t-il avec un air incrédule. Que les pays étrangers, prennent leurs responsabilités, jugent leurs ressortissants. Ce qu'ils nous laissent ici, c'est une bombe, prête à exploser. »

Mais la déflagration, lente, a peut-être déjà commencé. Elle n'est pas seulement liée aux risques sécuritaires de voir disparaître dans la nature les mutilés du « califat ». Elle est plus insidieuse. Silencieuse. L'inhumanité qui règne entre les murs de la prison est dépourvue de cruauté ou de haine. Elle semble être le résultat implacable d'une décision politique : celle de confier à un groupe armé dont les priorités sont autres une charge dont on ne veut pas et qui n'a d'autre choix que de laisser mourir à petit feu un problème que l'on ne veut pas résoudre.

Elle est en définitive le produit de la décision de ne pas répondre au défi lancé par l'EI à l'Etat de droit. Entre les murs de la prison où sont enfermés les derniers sujets de son règne criminel, le long de ses mouirois verrouillés, avec chaque tunique orange, chaque corps estropié, le « califat » a réussi, dans sa chute, à imposer son monde. ■

ALLAN KAVAL

« Parfois ils disent qu'on va être jugés. Par qui ? Je ne sais pas... »

Emmené par ses parents en Syrie, quand il avait 12 ans, Mourad, né à Roubaix, se trouve dans une prison kurde, oublié par la France

TÉMOIGNAGE

GOUVERNORAT D'HASSAKÉ, SYRIE - envoyé spécial

Mourad (le prénom a été changé) a eu 18 ans, jeudi 31 octobre, et il ne se souvient plus des titres des livres qu'il aimait emprunter à la bibliothèque de son école primaire. C'était à Roubaix (Nord). Là où il était la veille, mercredi 30, dans une prison du nord-est de la Syrie, il n'y a pas de livres. Pas d'images. Quand ses parents l'ont emmené de force sur les terres de l'organisation Etat islamique (EI), il avait 12 ans. Et si le « califat » n'est plus, il en est resté prisonnier : « J'oublie les choses... »

Mourad a passé les six années qui le séparent de l'enfance sous les bombes, et maintenant en prison. Son visage est secoué de tics. Souvent, d'une main, il se frotte les yeux, assis dans une salle nue de la prison pour djihadistes où on l'a emmené. Il dit que, quand il était petit, il aimait la natation et les mathématiques. Mourad a le visage creusé, le corps maigre. Autour de la maison de ses grands-parents, il y avait un grand jardin. Il dit que c'est aujourd'hui la veille de son anniversaire.

Comme tous les autres détenus, il porte une combinaison orange et des sandales en plastique. Les mots se heurtent dans sa bouche. Il s'étrangle à l'évocation d'un passé qui d'ici paraît impossible. Ils sortent d'un très profond silence. Eclats de la langue de l'enfance qui peu à peu, en lui, s'efface, ils se brisent contre l'air de la prison. Puis son regard s'enfuit dans des enfers invisibles où les souvenirs des jours heureux peinent à percer.

« J'aimais... j'aimais... l'école. » Il faut remonter le temps. Il faut traverser, quelque part dans le fond de la mémoire, cette frontière si lointaine de sa vie antérieure. « Je crois que mon père... Je crois qu'il nous a dit qu'on partait tous en vacances en Turquie. On y est allés et puis il y a eu une nuit... Le matin, c'était différent. Les maisons... Il y avait des choses qui explosaient. On avait changé de pays. Mon père a dit qu'on allait s'habituer. »

Mourad vient d'être sorti d'une cellule où les existences de 154 hommes et jeunes garçons se mêlent dans un magma de corps malades, de couvertures grises et de soupe aux lentilles. Comme tous les autres prisonniers de ce site pénitentiaire, ces hommes ont été capturés à Baghouz en mars. Comme Mourad, ils faisaient partie des derniers sujets du « califat », des derniers à avoir quitté ce réduit de boue, de métal et de chair, qui fut l'ultime territoire tenu par les djihadistes.

Mourad se rappelle que, dans son enfance, son père travaillait dans une boulangerie, dans une rue toute droite aux maisons de brique rouge, dont il ne sait plus très bien épeler le nom. Et un jour, fin août 2014, son père a décidé d'emmener les siens sur les terres chimériques du « califat ». L'EI régnait alors en maître entre le Tigre et l'Euphrate. Son chef, Abou Bakr Al-Baghdadi, venait d'exiger l'allégeance de tous les

SI LE « CALIFAT » DE L'EI N'EST PLUS, MOURAD EN EST RESTÉ PRISONNIER : « J'OUBLIE LES CHOSES... »

musulmans. Dans le monde entier, le groupe djihadiste organisait la migration de milliers d'étrangers adhérant à son idéologie de mort.

« On est partis en voiture... Mon père, ma mère, mes frères et sœurs, mes grands-parents, mes tantes, mes oncles... » Entre Irak et Syrie, les hommes d'Al-Baghdadi viennent de rétablir l'esclavage. Ils organisent le partage de leur récent butin humain de captives yézidies raflées en Irak, dans les environs du mont Sinjar. Et, à Roubaix, ce sont vingt-trois Français, adultes et enfants, de la même famille, emmenée par des membres radicalisés, qui quittent en voiture le Nord industriel pour répondre à l'appel de leur nouveau « calife ».

Interrogatoires

Et puis, deux mois plus tard, Mourad a eu 13 ans en Syrie : « On s'est installés quelque part vers Alep là-bas... Manbij... Tout le côté maternal de la famille était là, on était ensemble. » Petit à petit, l'accent du Nord revient. Manbij est proche de la frontière turque. C'est là que les attentats de novembre 2015 ont été organisés après avoir été conçus à Rakka, la capitale du « califat ». Le jeune Mourad y apprend l'arabe et la lecture du Coran.

La guerre le rattrape, en 2016, avec l'arrivée des Forces démocratiques syriennes, dominées par les Kurdes. D'après son récit, la guerre ne cessera plus de talonner sa famille, dont le parcours à travers la Syrie en flammes épousera désormais les retraites successives du « califat ». « On est allés à Rakka, les bombes... ça a recommencé. Mon frère avait 5 ans et demi, il a été blessé. »

Quand la chute de la capitale de l'EI devient inévitable, la famille est entraînée, le long de l'Euphrate, dans une fuite hâtive que la fera échouer dans le réduit de Baghouz où les derniers djihadistes défendent quelques arpent de boue, semés de tentes et de cadavres. Entre-temps, selon Mourad, une de ses petites sœurs doit être amputée de la jambe, après avoir reçu un éclat d'obus de mortier.

Lui s'est réveillé dans un hôpital avec une jambe cassée, après un bombardement : « Depuis, j'ai perdu la vue d'un œil... » Il frotte sa paupière. Au cours de la dernière année du « califat », les grands-parents de Mourad fuient vers les positions tenues par les Kurdes. Il dit qu'il n'a plus eu de nouvelles d'eux, avant d'apprendre la mort de sa grand-mère dans un camp du nord-est de la Syrie.

« Baghouz, c'était la pire chose que j'ai vue dans ma vie... Un film d'horreur. Ils tirent sur le front. Ils tirent vers l'arrière. Tu vois quelque chose qui est dans la rue... Il tombe. Il y a des balles, des bombes. Tu ne comprends rien à ce qui se passe... La nourriture... rien. Le pot de confiture coûte 25 dollars, les enfants, petits, mouraient de faim. Beau coup », se souvient, un mot après l'autre, le jeune homme.

Là-bas, partout, la mort rôde. Mourad raconte que ses deux petites sœurs ont été tuées. Son père partait et revenait au front. Un jour, il est mort. « J'étais devenu le chef de famille. Alors il y a un pacte avec les Kurdes, pour sortir les femmes, les enfants. J'ai refusé que ma mère, mes frères, mes sœurs partent... », raconte Mourad. La nuit, ils bombardaient tout le temps. Tu dois oublier la lumière. » Son œil valide se perd encore. Le reste de sa famille finit par partir. Il se retrouve seul et se rend aux forces kurdes.

« Je me souviens... On était dans

« BAGHOUZ, C'ÉTAIT LA PIÈRE CHOSE QUE J'AI VUE DANS MA VIE... UN FILM D'HORREUR », CONFIE MOURAD

le désert. Des Américains ont installé des tables, des ordinateurs. Les étrangers, on passait un par un », raconte Mourad, qui dit qu'on a mis ses objets de valeur, sa montre, dans un sachet à son nom. Il a 17 ans lorsque sa troisième vie commence. C'est le printemps, et il est prisonnier. Des trajets en camion. Des interrogatoires. Puis, en plein été, dans une chaleur impossible, on le jette avec des dizaines d'autres prisonniers dans une cellule et on les laisse cuire, lentement.

« Vous prenez vos vêtements, vous les essorez. Ça coule sur le sol, se rappelle-t-il en tordant entre ses mains serrées un linge invisible, il y avait une ouverture, un ventilateur qui tirait l'air et puis des hommes ont commencé à mourir. Ils étouffaient. Moi je ne suis pas mort... Certains devenaient fous. Ils commençaient à se frapper entre eux. » Une nuit, les autorités kurdes réagissent, des ambulances arrivent, on ouvre la porte aux survivants, on leur jette de l'eau froide : « Ils tombent dans les pommes, les uns sur les autres. » Il tape sa paume droite sur le dos de sa main gauche.

« Tu oublies la lumière »

Comme les autres prisonniers capturés à Baghouz, Mourad est arrivé au début de l'été dans la prison des combinaisons orange. Il n'a pas vu le soleil depuis. « Tu oublies la lumière. » Il énumère longuement les plats qu'on sert aux prisonniers au long des semaines, dans le même ordre, toujours : « Il y a cinq repas différents, le riz, le blé concassé, les haricots, les lentilles, les pâtes... le matin, il y a du sirop de datte, de la confiture. » L'esprit de Mourad semble s'être habitué à collecter les rares indices qui lui prouvent qu'il vit un jour différent de la veille et que malgré tout, dans la prison, le temps suit son cours.

Mais vers quoi ? « Parfois ils disent qu'on va être jugés. Par qui ? Je sais pas... Ils ne savent pas... » Mourad dit n'avoir jamais vu de représentant du gouvernement français. Alors qu'il a été emmené en Syrie au sortir de l'enfance, Paris, qui dispose d'une présence dans le Nord-Est syrien, semble avoir choisi de le laisser disparaître dans l'oubli de sa géologie, comme d'autres mineurs dans les camps fermés, plutôt que de lui porter assistance. Est-ce parce qu'il est mineur qu'il n'a pas été transféré vers l'Irak, comme onze autres Français, condamnés depuis à la peine de mort ?

Mais, dans cette prison infestée par la maladie, un sort plus enviable l'attend-il ? Il dit aussi que la nourriture est de plus en plus rare. Et alors sa parole butte. Il y a quelque chose qu'il n'arrive pas à dire : « La vie ici, la vie avant... c'est deux choses... ça ne se mélange pas... c'est impossible... je... » Un garde attend. Il faut partir. Mourad va retourner dans l'ombre. C'est son anniversaire demain : « Ma mère ne sait pas si je suis mort ou vivant... » La France non plus. La dernière fois qu'elle l'a vu, il avait 12 ans. ■

A. KA.